

Les Amis des Musées de Châteauneux



Bulletin n° 17 - 2014



Conseil d'administration

Bureau :

Président

D^r Christian Moreau

Vice- président

M. Jean-Claude André

Secrétaire général

M. Jacques Ricci

Secrétaire générale adjointe

M^{me} Colette Ricci

Trésorier

M. Bernard Sainson

Trésorière adjointe

M^{me} Nicole Baillon

Chargé de mission

M. Gérard Moyaux

Déléguée au bulletin

M^{me} Anne Moyaux

Membre de droit :

M^{me} Michèle Naturel

Autres membres :

M^{me} Marie-Claude André

M^{me} Christiane Barathon

M. Michel Berthelot

M. Chayrigues de Olmetta

M. Jean-Louis Cirès

M^{me} Jocelyne Fourré

M. Jean-Michel Lavaud

M. Jean-Pierre Lecubin

M. Jean-Pierre Naturel

M. Bernard Poplin

M^{me} Michèle Ridard

M. Jean-Pierre Surrault

M^{me} Brigitte Tisserand

En couverture, une œuvre du musée :
«Scène de patinage» d'Andreas Schelfhout (1787-1870).
Ce tableau a servi de support à la carte d'adhérent 2014

Chers amis,

Voici, comme chaque année, le bulletin de notre Association, dans lequel vous trouverez résumées les activités que nous avons réalisées ensemble en 2014.

Ces petits articles n'ont pas pour objet de remplacer les guides touristiques, mais simplement de permettre aux participants de retrouver quelques souvenirs de moments agréables passés ensemble, à l'occasion de ces diverses activités culturelles. Mais par ailleurs vous trouverez quelques articles visant à mettre en valeur le patrimoine de notre musée, ou décrire les acquisitions que nous avons choisies d'effectuer (en collaboration avec les Amis du Vieux Châteauroux).

L'assemblée générale du 17 janvier nous permettra de vous présenter les activités programmées pour 2015. Les inscriptions au voyage de Panama sont maintenant complètes, mais nous ne doutons pas que le voyage prévu en septembre à Budapest recueillera également l'adhésion de nombre d'Amis des Musées.

Bonne année de découvertes à tous, dans l'amitié et l'échange.

Dr Christian Moreau

Manifestations des « Amis des musées de Châteauroux » pour 2015

Conférence de l'Association des Amis des Musées :

Jeudi 22 janvier 2015 à 18h30 aux Rédemptoristes : « *le canal de Panama* » par M. Marc de Banville, journaliste, caméraman pour TF1 dans les années 90. Depuis 2004, ce franco-panaméen s'intéresse à tout ce qui touche l'histoire du Panama et de son canal, animant de nombreuses conférences à travers le monde.

A partir de janvier 2015, les conférences se tiendront le jeudi soir aux Rédemptoristes, salle à la capacité d'accueil plus importante.

Excursions sur une journée :

Nous étudions la possibilité d'effectuer deux sorties :

L'une en avril autour du thème « BALZAC à Saché ».

L'autre pour début octobre dans la Vienne (Civeaux, Chauvigny, St Savin).

Voyages des Amis des Musées :

Voyage à Panama : ce voyage, conçu par notre Président, aura lieu du 16 au 24 mars 2015, les inscriptions sont closes.

Voyage à Budapest : au mois de septembre

Florence, la ville des Médicis. 14 au 18 septembre 2014

Marie-Hélène Moreau

Notre groupe de trente Amis des Musées a arpenté Florence pendant quatre jours, à partir de l'hôtel Adler Cavalieri, situé à peu de distance du centre historique. Je ne chercherai pas ici à résumer les sites, églises et musées visités en compagnie de notre excellente et sympathique guide Laurence Aventin. La grève des pilotes d'Air France a contribué à y ajouter un peu de suspens...



Finalement remarquablement géré par Marion Périgaud, notre correspondante de l'Agence Simplon, qui a organisé notre rapatriement par Rome, ajoutant ainsi au programme un périple inattendu en autocar à travers la Toscane.

Chacun, selon ses goûts ou intérêts, privilégiera l'une ou l'autre des visites : Ponte Vecchio, Basilique Santa Croce, Palazzo Vecchio, Basilique de San Lorenzo, Duomo, Basilique de Santa Maria Novella, Eglise Santa Carmine, Chapelle Brancacci, Chapelle des Médicis, Couvent San Marco, Galerie des Offices, Galerie de l'Académie, Palais Pitti.



Qu'il suffise de dire qu'aucun des joyaux de la ville n'a été oublié, mais chacun mesure que, malgré sa densité, la découverte des trésors architecturaux et artistiques innombrables n'a pu être que superficielle !



Cosme l'Ancien
(1389-1464)



Cosme 1^{er}
(1519-1574)

Plutôt qu'une description, impossible, des richesses découvertes, j'ai choisi de résumer ici, sous forme d'un schéma, la généalogie complexe des Médicis, famille qui a forgé l'importance de la ville.

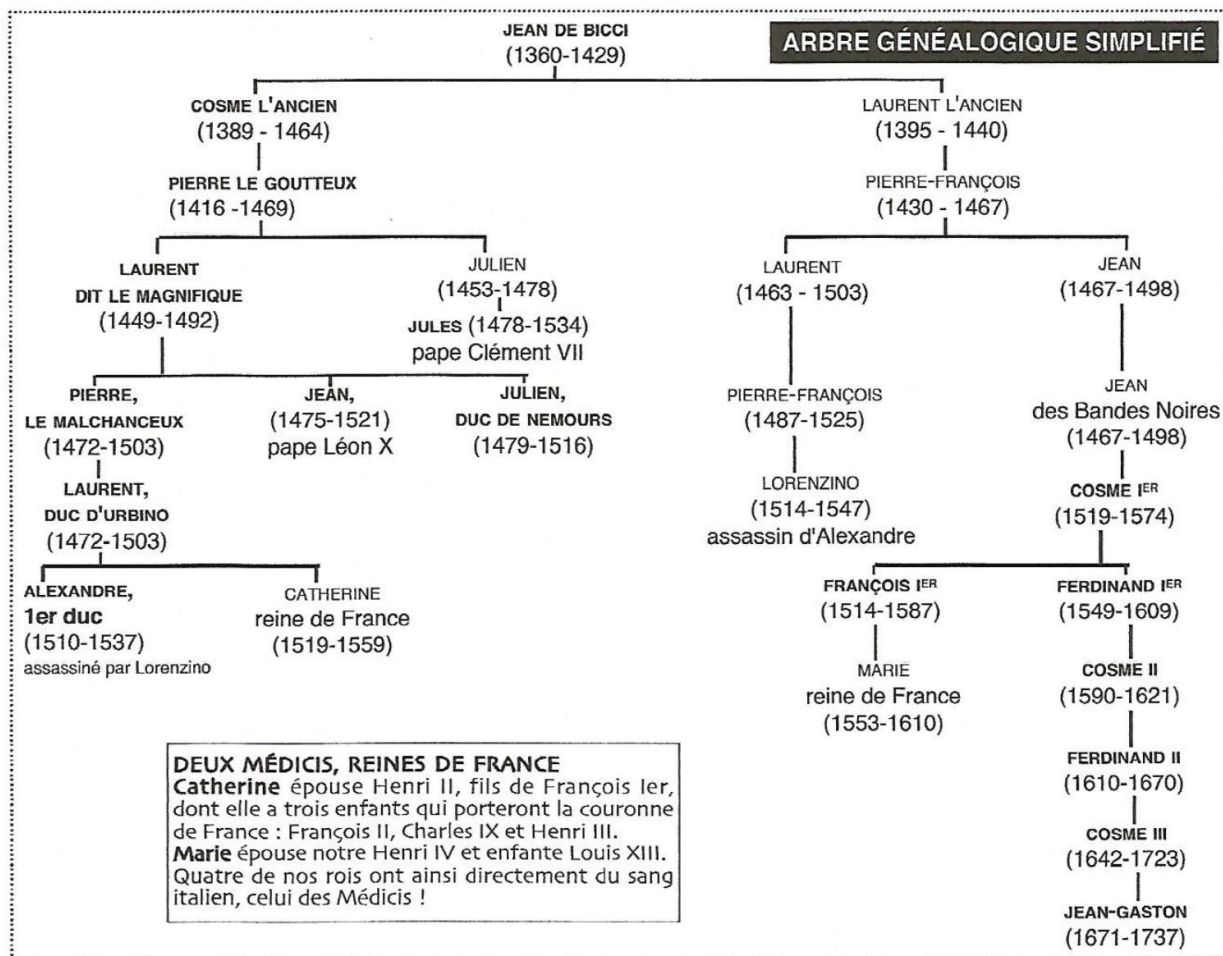


Laurent le Magnifique
(1449-1492)



David
par Michel Ange

Ce petit rappel remettra peut-être en place nos souvenirs, débordants de détails.



Le 10 avril 2014 en Indre et Loire

Brigitte Tisserand

C'est par une belle journée de printemps que les Amis des Musées de Châteauroux ont découvert sous la conduite de Marie-Pierre Terrien, Docteur en histoire et enseignante à l'Université du Maine, la Sainte Chapelle de Champigny-sur-Veude et la ville de Richelieu, hauts lieux de notre histoire.

Du vaste domaine de Champigny ayant appartenu aux Bourbon au XV^{ème} siècle, ne subsiste que la chapelle princière fondée en 1498 par Louis I^{er} de Bourbon, dédiée à Saint-Louis. Elle figure parmi les douze chapelles édifiées entre le XIII^{ème} et le XVI^{ème} siècle.

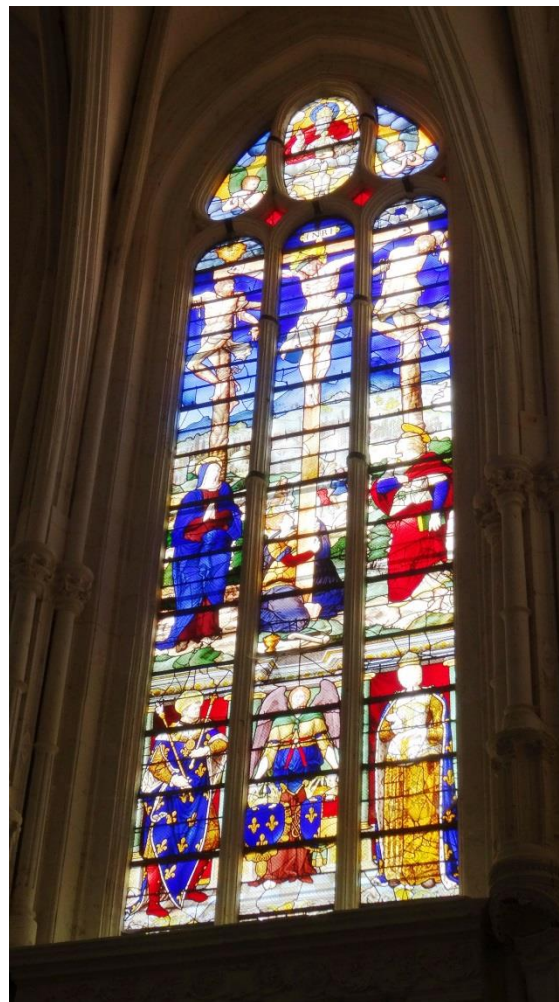


Construites selon le modèle architectural de la Sainte Chapelle de Paris, pour abriter des reliques de la passion du Christ, elles faisaient partie intégrante d'un château royal ou princier. La visite commence par le magistral portique traité



comme un arc de triomphe, décoré de « L » et d'« ailes » couronnées, emblèmes de Louis de Bourbon.

La nef est inondée de lumières colorées provenant des onze hautes verrières posées au XVI^{ème} siècle. A gauche et à droite d'une verrière centrale représentant la crucifixion, s'organise un ensemble cohérent de deux cycles de cinq vitraux.



Chaque verrière est divisée en trois registres. Le soubassement rend hommage aux descendants de Saint-Louis, en armes et agenouillés, tournés vers la verrière centrale. Dans les deux autres registres, on observe des scènes évoquant la vie de Saint-Louis, depuis son sacre à Reims jusqu'à sa mort à Tunis.



Après Champigny, la visite se poursuit à Richelieu, ville considérée de nos jours comme l'un des chefs-d'œuvre de l'urbanisme occidental du XVII^{ème} siècle. En 1621, Richelieu demande à Louis XIII l'autorisation de construire un château et un bourg en lieu et place de ce qui existait sur le domaine de ses ancêtres. Il en confie la construction à Jacques Lemercier, architecte, urbaniste et dessinateur de jardins. La ville est bâtie sous la forme d'un vaste rectangle entouré de remparts bordés de douves. Elle est accessible par trois portes monumentales, la quatrième, créée pour respecter la symétrie, est factice. C'est par la porte de Châtellerault que notre groupe pénètre dans la ville et accède à la place du Marché, anciennement place du Cardinal.



Vaste et très ensoleillée, elle est occupée à droite par les halles construites en 1634, imposantes par leur charpente en châtaignier et à gauche, par l'église Notre-Dame.

Face à la porte de Châtellerault, la mairie conserve un ensemble de pièces témoignant de la splendide décoration intérieure du château aujourd'hui détruit ; une galerie expose six tableaux d'époque relatant les campagnes militaires menées par Louis XIII et Richelieu.

Après une agréable pause-déjeuner, visite de l'église ND de style classique qui présente une façade d'inspiration antique sculptée de quatre niches abritant les quatre évangélistes. Le chœur est flanqué de deux tours surmontées d'un obélisque.

Dans le chœur, orienté à l'ouest, se dresse un superbe maître-autel du XVIII^{ème}.



La Grande Rue, artère médiane bordée de vingt-huit hôtels particuliers d'architecture classique, relie la place du Marché à la place des Religieuses, anciennement place Royale, entourée alors d'un couvent et d'une académie où était enseigné le français. Dans son prolongement, la porte de Chinon a conservé son environnement de remparts et de douves aujourd'hui asséchées.

La visite s'achève par le parc du château du cardinal, détruit et vendu pierre par pierre au XIX^{ème}. Seuls ont été épargnés les pavillons des écuries et des communs, ainsi que l'orangerie et les chais autrefois entourés de parterres et de bassins.

La longue promenade dans les allées de ce vaste domaine, où coulent la Veude et ses canaux, nous invite à imaginer la richesse des lieux et la grandeur d'une époque révolue.



Sully, Germigny et Saint-Benoît Colette RICCI

Porte d'entrée orientale du Val de Loire classé au patrimoine mondial de l'Unesco, le château de Sully, l'oratoire de Germigny et l'abbatiale de Fleury à Saint-Benoît ont constitué le programme de visites d'une belle journée automnale au parfum d'été. Élégante silhouette médiévale avec ses puissantes murailles dominant la rive gauche du fleuve royal, le château



de Sully a été édifié à la fin du XIV^{ème} siècle sur un site qui contrôlait l'un des rares franchissements de la Loire. C'est en 1602 que Maximilien de Béthune, premier duc de Sully et célèbre ministre d'Henri IV, l'acheta. Il restaura et agrandit la forteresse, réaménagea les intérieurs et créa le parc. Au XVIII^{ème}, une élégante galerie relia le donjon au petit château. Pendant quatre cents ans le domaine restera aux mains des descendants de Sully, puis en 1962, devint propriété du Conseil général du Loiret. Le donjon, flanqué de quatre grosses tours de défense, est couvert d'une splendide charpente en châtaignier du XIV^{ème} en berceau brisé et bordé d'un chemin de ronde. Richement meublé, décoré de magnifiques tapisseries XVII^{ème} provenant de la future manufacture des Gobelins à Paris, le château

conserve de très nombreux souvenirs de Maximilien de Béthune.



A quelques kilomètres sur la rive droite, le village de Germigny possède une des plus anciennes églises de France, abritant l'unique mosaïque byzantine d'époque carolingienne. A l'origine de cette charmante église paroissiale, l'oratoire bâti en 806 pour Théodulf, ami de Charlemagne, évêque d'Orléans et abbé du monastère bénédictin de Fleury.



A une époque où les édifices religieux présentaient un plan basilical, l'oratoire se distingue par une structure en croix grecque. Qualifié à l'époque de « plus bel édifice religieux de Neustrie », il devait être richement décoré de mosaïques et de stucs, mais seule la mosaïque du cul-de-four de l'abside orientale a résisté à l'épreuve du temps. Son iconographie atypique reflète les croyances théologiques de son commanditaire.

Iconophobe, Théodulf a fait remplacer la figuration du Christ par l'Arche d'Alliance, symbole du divin. L'Arche renvoie à la fois à l'Alliance de l'Ancien Testament entre Dieu et les Juifs et à l'Alliance renouvelée par le Christ avec l'Eucharistie lors de la célébration de la Cène entouré de ses apôtres. Le concile de Nicée venant de désavouer les iconoclastes, la présence de quatre anges autour de l'Arche fait de cette remarquable mosaïque un singulier compromis entre l'iconoclasme et la vénération des images.

Toute proche, l'abbaye de Fleury à Saint-Benoît, édifiée sur un ancien site druidique, remonte au VII^{ème} siècle. Le transfert des reliques de Saint-Benoît de Nursie depuis le Mont-Cassin lui donna une grande notoriété. Eblouissant témoignage d'art et de spiritualité, l'abbatiale, épargnée par la Révolution, subjugue par la grandeur de ses proportions, la richesse des sculptures de ses chapiteaux et la sobriété de sa décoration intérieure. C'est un fleuron de l'art roman.



Du XI^{ème} siècle, datent la monumentale tour-porche et sa «forêt» de colonnes aux chapiteaux corinthiens représentant, entre les feuilles d'acanthé, des scènes variées, dont l'Apocalypse de Saint-Jean, le chœur en berceau avec son remarquable pavement de type

byzantin inspiré de celui de Germigny et la crypte en rotonde qui abrite la chasse de Saint-Benoît. Initialement séparés, la tour-porche et le chœur ont été réunis dans la seconde moitié du XII^{ème} par la construction de la majestueuse nef gothique. Autre joyau de l'abbatiale, le tympan sculpté du portail nord de la nef, autrefois entrée principale des pèlerins.



Trois chefs-d'œuvre d'architecture civile et religieuse chargés d'histoire qui ont remporté un franc succès auprès des nombreux participants.



« La Mélancolie des Rollinat »

Dr Christian Moreau

Par le contraste entre sa jeunesse, marquée par une frénésie parisienne, et son âge mûr, marqué par l'isolement de Fresselines et une dépression sévère peu avant son décès, le parcours de vie de Maurice Rollinat interroge au plan psychopathologique. L'objectif de la conférence visait à rapporter, de manière accessible au public non spécialiste, les résultats des recherches cliniques et historiques que j'ai effectuées sur Maurice Rollinat et sa famille, lesquelles apportent un éclairage nouveau sur le poète.

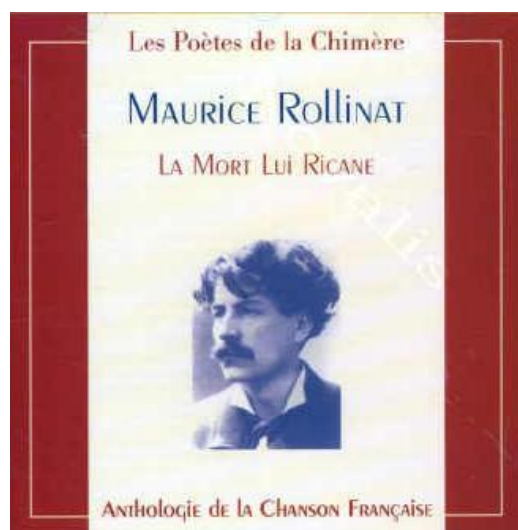


En effet, à la lumière de ces données, on peut légitimement penser qu'il existait dans la famille de Maurice Rollinat un terrain particulier, qu'on peut désigner comme un « trouble bipolaire », maladie faite d'alternance de dépression et d'exaltation (dont les caractéristiques cliniques et génétiques sont aujourd'hui bien définies), et qui s'est manifestée avec une intensité variable chez plusieurs membres de la famille, sur plusieurs générations, comme c'est généralement la règle.

Ainsi, le grand-père, Jean Baptiste, était un personnage fantasque qui a traversé manifestement des phases d'exaltation,

et qui a laissé sa famille dans une situation difficile. Le père de Maurice, François Rollinat, grand ami de George Sand, a traversé des épisodes dépressifs récurrents, qui ressortent clairement des recherches inédites faites aux Archives de l'Indre, portant notamment sur ses rythmes d'activité professionnelle. Le frère de Maurice, Emile, a souffert avec certitude d'une maladie maniaco-dépressive (ancienne appellation des formes majeures du trouble bipolaire), dont témoigne son dossier psychiatrique retrouvé aux Archives de Limoges. Maurice, enfin, a eu à subir des variations pénibles de l'humeur, qu'il est parvenu à contrôler au mieux de ses moyens et de sa créativité, mais qui peuvent expliquer son parcours de vie singulier et ses relations avec plusieurs médecins psychiatres, dont on avait jusqu'ici méconnu l'importance.

Ces données nouvelles, largement ignorées par les biographes classiques de Rollinat, doivent être replacées dans le contexte plus général des connaissances actuelles sur les troubles bipolaires. Elles montrent que cet état n'est pas seulement source de maladie ou de souffrance, mais peut aussi être source d'une grande créativité (comme en témoignent de nombreuses publications scientifiques, et la vie de nombreux artistes remarquables).



Filippo Brunelleschi et les grands chantiers à Florence au XVe siècle.

Jean-Claude André

Alexandra Skliar-Piguet, conférencière, est incontestablement une spécialiste de l'Italie. Elle évolue dans le propos, avec verve et talent, dans son domaine d'historienne de l'art dès qu'elle évoque, en fin d'après-midi, devant l'auditoire des Amis des Musées, le XVe siècle et la Renaissance à Florence, Sienne, Rome...Sa passion dit-elle.

Elle a démontré devant les courageux adhérents, mal installés pour la dernière fois dans la salle du Musée mise à disposition, qu'elle savait capter son public avec l'aide de centaines de photos projetées à un rythme rapide mais sûr.

Elle ouvre sa conférence sur l'âpre affrontement opposant Brunelleschi et Ghiberti le rival. Le second l'emportera dans le concours visant à désigner le sculpteur des portes du baptistère de Florence en 1402.

Foin du bronze et de l'orfèvrerie, Brunelleschi consacra sa vie à l'architecture et c'est heureux ainsi...En effet il remporte l'appel d'offres pour réaliser la coupole de la cathédrale Santa Maria del Fiore en 1420 et va concevoir, pour ce monument, une voûte à double coque d'une portée jamais vue par les bâtisseurs : le "duomo".



Ceci sans échafaudage et avec de nouvelles techniques et des appareils de levage mis au point par le maître. Et il tient toujours souligne t-elle ...

Ce géomètre, mathématicien, héritier d'Euclide et de l'art grec est le premier artiste de la Renaissance à assimiler une compréhension exacte des principes de la vision à partir du champ visuel d'un quadrillage constituant une vue géométrique: la construction perspective encore utilisée de nos jours.

Brunelleschi se fait remarquer pour son "hospice des enfants trouvés" à Florence construit selon le style à l'antique sobre, élégant, beau. Ce visionnaire sait marier, avec subtilité, architecture sacrée et profane dans des proportions parfaites et la conférencière explique, photo à l'appui, la technique du nombre d'or.



Mme Skliar-Piguet nous fait pérégriner comme dans un voyage en imprimant la vision qu'elle souhaite nous faire partager : la chapelle Pazzi dans l'église Santa Croce avec ses voûtes en caisson pensées par

Brunelleschi à partir de celles du Panthéon romain; puis l'église San Lorenzo abritant l'ancienne sacristie où il subdivise les murs, et crée le choc lumineux de l'église en faisant alterner, colonnes ornées de chapiteaux et arcs en plein cintre en un mouvement d'une grâce inouïe.

La conférencière montre aussi Santa Maria Angeli projet non achevé mais toujours visible à Florence, temple accessible de tous côtés, symbole de la perfection de Dieu sur terre.

Pour terminer, elle commente quelques photos du palais Pitti dont les sept travées centrales auraient été conçues par Brunelleschi. La question reste en suspens mais cela n'enlève rien à la pureté et à la grandeur de cette architecture classique qui abrite les plus grands chefs-d'oeuvre de la peinture de la Renaissance où se remarque souvent le clin d'oeil de la perspective géométrique d'un des grands génies de l'architecture.

**Acquisition d'une aquarelle
représentant l'ancienne abbaye de
Déols en 1835**

Pierre Remérand

Les Amis du Vieux Châteauroux et les Amis des Musées ont acquis conjointement pour en faire don au Musée une jolie aquarelle romantique datée 1835 représentant des vestiges aujourd'hui disparus de l'abbaye de Déols.

La vue présente à peu près le même cadrage que deux dessins, l'un de 1808 et l'autre de 1828, tous les deux non localisés aujourd'hui et qui ne nous sont plus connus que par des photographies prises par Eugène Hubert. Ils sont reproduits pages 78 et 80 dans l'ouvrage sur l'abbaye de Déols publié par l'Académie du Centre paru en 2009.

C'est dire l'intérêt que présente cette aquarelle pour la connaissance de l'abbaye. Dans sa partie gauche, on voit le mur ouest de la chapelle des Miracles. Le dessin du remplage des fenêtres est un précieux témoignage de ce monument disparu.

Au centre, est représenté l'escalier qui permettait l'accès à la chapelle haute.

Sur le mur, on devine le relief d'un cavalier à cheval dit « Constantin », représentation assez répandue dans le sud-ouest de la France à l'époque romane. Un fragment de la tête du cheval est aujourd'hui conservé dans les collections du musée en dépôt à Déols. Les deux clochers sont bien visibles, celui qui nous reste à l'arrière-plan et celui dont les ruines vont disparaître précisément dans les années 1830.

Déconcertante est la représentation des abords des dites ruines. Si on reconnaît la rivière Indre au loin, la colline à l'arrière est pure invention. Une assemblée de Déolois assiste au prêche d'un moine devant un calvaire dont aucun document n'atteste l'existence à cet emplacement.

Cette aquarelle est caractéristique du goût de l'époque pour la représentation des monuments du Moyen Age, en particulier des ruines pittoresques dans une mise en scène de fantaisie animée de personnages. Daniel Bernard nous a fait savoir que les costumes sont bien ceux des Berrichons de la monarchie de Juillet, la coiffe haute portée par les dames était alors à la mode.



L'ADN de Napoléon 1^{er} identifié grâce au Musée-Hôtel Bertrand

Jacques Macé, historien

Bien que les récits et témoignages tant sur l'inhumation de Napoléon 1^{er} à Sainte-Hélène en 1821 que sur le retour de ses Cendres en 1840 ne laissent place à aucun doute sur l'identité du corps qui se trouve aujourd'hui dans le sarcophage des Invalides, la thèse d'une substitution, lancée en 1969 par le journaliste-écrivain Georges Rétif de La Bretonne - s'appuyant sur des interprétations farfelues ou abusives des faits et des documents - est périodiquement reprise par la presse et séduit à chaque fois des lecteurs attirés par le sensationnalisme et le mystère.

Pour y mettre fin et lever tout doute éventuel, la science offre maintenant un outil incontestable (qui de nos jours permet fréquemment de libérer des innocents et de confondre des coupables) : l'identification par l'ADN.

Qu'est-ce que l'ADN ?

L'acide désoxyribonucléique (ou ADN, DNA en anglais), à la structure moléculaire en double hélice, a été identifié en 1953 par James Watson et Francis Crick qui ont découvert son rôle dans la transmission des caractères des espèces vivantes. Il s'agit là de la plus importante découverte scientifique de la seconde partie du XX^e siècle ; elle a permis un extraordinaire bond en avant de la génétique. Dans la longue suite de recherches qui ont suivi et qui ont abouti en 2003 au séquençage complet du génome humain, notons la découverte en 1984 par le chercheur français Gérard Lucotte des marqueurs ADN du chromosome Y, celui qui se transmet uniquement de père en fils. On imagine aisément les applications de cette découverte dans le domaine de l'identification des liens génétiques entre individus. Cette science nouvelle porte le nom d'anthropologie génétique moléculaire. Le professeur Gérard Lucotte est aujourd'hui directeur de l'Institut d'Anthropologie moléculaire de Paris.

On distingue deux types d'ADN : l'ADN mitochondrial et l'ADN nucléaire. L'ADN mitochondrial, présent dans les mitochondries périphériques de la cellule vivante, se transmet uniquement de mère à

enfant, c'est-à-dire qu'une femme le transmet à ses fils et à ses filles mais que seules les filles peuvent le transmettre à nouveau. L'ADN nucléaire est situé dans le noyau de la cellule et, en particulier, l'ADN du chromosome Y est porteur de marqueurs dits haplotypes. Le mot haplotype est une contraction de l'expression *haploid genotype*, en français génotype haploïde. Un haplotype est constitué d'un ensemble de gènes (ou allèles) situés côte à côte sur un chromosome et habituellement transmis ensemble à la génération suivante. Il se peut cependant que le processus de recombinaison des chromosomes au cours de la méiose (division des cellules lors de la reproduction) modifie le groupe de gènes qui se retrouvent alors répartis sur deux chromosomes différents. Mais la probabilité de ce crossing-over est faible.

Les applications les plus connues de la découverte des haplotypes sont l'identification des groupes sanguins et du facteur Rhésus. Puis, en 1984, Gérard Lucotte a défini les haplotypes du chromosome Y, à la base aujourd'hui des recherches sur les grandes migrations humaines. En effet, l'espèce humaine étant apparue il y a environ 150 000 ans, en Afrique vraisemblablement, les populations actuelles proviennent de variantes de cette population ancestrale. Au fur et à mesure que les humains se sont répandus sur la planète, la fréquence des haplotypes a varié d'une région à l'autre par le jeu des hasards, de la sélection naturelle et des mécanismes génétiques. Ainsi, la fréquence d'un haplotype varie d'une population à une autre car des populations très éloignées l'une de l'autre avaient peu de chance d'échanger leur ADN par accouplement. Des mutations ont donné naissance à de nouveaux haplotypes qui, souvent, n'ont pas eu le temps de se propager au-delà de la région géographique où ils sont apparus. Les haplotypes du chromosome Y, constituant des haplogroupes, sont particulièrement intéressants à étudier car ils permettent de suivre la lignée patrilinéaire des individus. La classification des haplogroupes humains basée sur des marqueurs génétiques est l'un des domaines de la génétique en constante évolution.

L'haplogroupe de base d'un individu est déterminé à partir d'un marqueur appelé SNP (Single Nucleotide Polymorphism). Les haplotypes sont caractérisés par des marqueurs appelés STR (Short Tandem Notice), ou microsatellites, pouvant prendre de multiples valeurs. Le programme de Whit Athey (Whit Athey Predictor) permet par la combinaison d'un nombre de STR de plus en plus élevé de passer des haplotypes à un haplogroupe de mieux en mieux caractérisé et de définir ainsi avec une précision grandissante une lignée masculine. Cette méthode constitue donc un puissant outil permettant d'informer de manière catégorique ou de confirmer une lignée biologique résultant de simples documents d'état-civil.

Il était donc tentant d'appliquer cette méthode à l'Empereur Napoléon 1^{er} et plus largement à la famille Bonaparte. Mais pour cela fallait-il encore disposer d'échantillons anatomiques de provenance certaine et exploitables (c'est-à-dire non pollués par des contacts extérieurs). Les tentatives effectuées par divers organismes dans les années 1990-2000 à partir de cheveux attribués à Napoléon et conservés dans divers médaillons ont conduit à des échecs.

Le recours au reliquaire Vivant Denon

En 2008, à l'incitation de Charles Bonaparte (aussi connu sous le nom de Prince Charles Napoléon et aîné actuel de la famille Bonaparte), le professeur Gérard Lucotte s'est penché sur le problème. C'est à ce stade du processus que le Musée-Hôtel Bertrand de Châteauroux est entré en scène. En effet ce musée est dépositaire, par suite d'un legs effectué en 1970, d'un reliquaire provenant de la succession du savant Dominique Vivant Denon. Vivant Denon est universellement connu comme fondateur de l'Institut d'Egypte, directeur général des musées impériaux et royaux, créateur du Musée du Louvre et plus grand collectionneur de son temps. A sa mort en 1826, on découvrit chez lui un reliquaire gothique dont les loges étaient occupées par des fragments d'os, des cheveux, des textiles, des végétaux ayant appartenu à des personnages historiques, tous recueillis lors de sa romanesque existence : des cheveux d'Inès de Castro, des restes du Cid et de Chimène, des poils de la barbe d'Henri IV, des cheveux d'Agnès Sorel, des os d'Abélard et d'Héloïse, une dent de Voltaire, etc. Les profanations opérées sous la

Révolution lui avaient facilité la tâche. Et surtout le reliquaire contient un ensemble constitué, sur un morceau de drap taché de sang, d'une feuille de saule (évoquant le tombeau de Sainte-Hélène), d'une mèche de cheveux et de quelques poils. La loge voisine contient un papier portant la signature bien connue de Napoléon, validant dans l'esprit de Denon les reliques voisines (qui, suppose-t-on, lui auraient été remise par le valet de chambre et exécuteur testamentaire Louis Marchand)¹.

La direction du Musée-hôtel Bertrand et la Ville de Châteauroux, conscients de l'intérêt de mener une recherche scientifique à partir de ces éléments, ont autorisé le professeur Lucotte à ouvrir les deux loges napoléoniennes pour y effectuer de minuscules prélèvements. L'opération s'est déroulée sous contrôle d'un huissier et le reliquaire a été immédiatement rétabli en son état initial. Le papier portant la signature de Napoléon a été extrait de la loge où il était plié en trois. On constate qu'il a été découpé au bas d'une lettre datée de Saint-Cloud le 14 août 1810. Or, la correspondance de Napoléon fait état ce jour-là d'une lettre de Napoléon à Vivant Denon, dont nous connaissons la minute conservée aux archives de la Secrétairerie d'Etat. Il s'agit d'une lettre de reproche et on comprend aisément que son destinataire n'ait pas éprouvé de scrupule à en découper l'original ! De deux des cheveux, il a été extrait quelques molécules d'un ADN mitochondrial qui s'est révélé porteur d'une mutation rare, dite 16184 C -T, dont la fréquence est inférieure à 1 sur 10 000 individus. Or, cette mutation a aussi été trouvée sur des cheveux de Madame Mère (Laetitia Bonaparte, mère de Napoléon) prélevés lors de son embaumement et également conservés au Musée Bertrand. Un test complémentaire a été effectué sur des cheveux attribués à Caroline Murat (sœur de Napoléon), également porteurs de cette mutation. L'attribution du contenu du reliquaire à un enfant de Laetitia Bonaparte (Napoléon en l'occurrence) se trouve ainsi magistralement confirmée.

Les poils ont été identifiés comme des poils de barbe (de favoris, plus exactement), coupés au ras de la peau et porteurs

¹ Michèle Naturel, *Le reliquaire de Vivant Denon*, in *Un musée impérial*, Amis des Musées de Châteauroux, Lancosme éditeur, 2009, p. 26-27.

d'infimes particules d'épiderme. Il a été possible, non sans difficultés, d'en extraire quelques dizaines de nanogrammes de l'ADN du chromosome Y, lesquels ont permis d'identifier trois marqueurs considérés comme sélectifs. Ces marqueurs ont été comparés et trouvés identiques à ceux dont est porteur Charles Bonaparte, qui a bien voulu se prêter à l'expérimentation. Rappelons que Charles Bonaparte est le descendant à la quatrième génération de Jérôme Bonaparte, plus jeune frère de Napoléon Bonaparte.

Les résultats obtenus à partir du reliquaire Vivant Denon permettent de penser fortement que Napoléon et Jérôme Bonaparte avaient une origine masculine commune et étaient bien frères biologiques. Pour l'affirmer avec certitude, une expérimentation complémentaire était cependant souhaitable et nécessaire.

La vérification

De sa maîtresse polonaise Marie Walewska, Napoléon 1^{er} a eu un fils qu'il a reconnu. La famille Walewski actuelle descend de ce fils. Le comte Alexandre Colonna Walewski, actuel chef de la famille, a accepté de participer à l'expérimentation et a bien voulu permettre l'identification des marqueurs de son propre chromosome Y. L'haplogroupe est identique au précédent et 130 haplotypes ont été trouvés identiques dans les deux lignées, les quelques différences observées provenant d'inévitables mutations au fil des générations.

Il est donc possible d'affirmer avec certitude que Napoléon et Jérôme avaient le même père biologique et que les ADN d'Alexandre Walewski et de Charles Bonaparte reflètent pour l'essentiel celui de Napoléon 1^{er}. Des essais complémentaires, effectués sur des cheveux de Napoléon 1^{er} provenant d'une autre source et dont les résultats seront prochainement publiés, viennent encore renforcer cette certitude.

Et Napoléon III ?

Louis-Napoléon Bonaparte, qui deviendra l'empereur Napoléon III, est le fils de Louis Bonaparte, autre frère de Napoléon 1^{er} et roi de Hollande, et d'Hortense de Beauharnais, fille de l'impératrice Joséphine. Sa naissance, huit mois et une semaine après les retrouvailles de ses parents, a donné lieu à de multiples rumeurs, tous les hommes ayant entouré la reine Hortense lors de sa cure à Cauterets en juillet 1807, ayant été successivement soupçonné d'être le père

biologique de cet enfant. Rien, dans les documents connus, ne permet de privilégier une liaison d'Hortense avec l'un d'eux. A priori, l'ADN devrait donc permettre de mettre fin à cette rumeur.

Le professeur Lucotte a eu alors accès à une touffe de cheveux attribués à Napoléon III, prisonnier des Prussiens au château de Wilhemshöhe le 6 mars 1871. Or, ces cheveux possèdent un haplogroupe complètement différent de celui de Napoléon et Jérôme. Ce résultat a été confirmé par l'identification de l'haplogroupe de cheveux prélevés sur la dépouille du Prince Impérial, fils de Napoléon III, tué au combat en Afrique du Sud le 2 juin 1879.

L'énigme se trouve ainsi déplacée car l'haplogroupe (de type I) de Napoléon III et de son fils est considéré comme caractéristique des populations corso-sardes (centre de la Corse et Sardaigne) alors que celui de Napoléon et Jérôme (de type E) est celui des Génois, Toscans et autres Européens. Or, à Ajaccio dans les années 1777-1778, on jasait beaucoup sur les rapports étroits observés entre Madame Laetitia Bonaparte et le gouverneur Marbeuf. Dès cette époque, certains émettaient des doutes sur la filiation réelle de Louis Bonaparte, qui ne ressemblait guère à ses frères.

Nous sommes donc face à un dilemme : si Louis-Napoléon est bien le fils de Louis (ce dont néanmoins il n'est pas interdit de douter), c'est donc Laetitia Bonaparte qui aurait eu un fils d'un autre homme (Marbeuf ou un Corse inconnu ?) que son époux Charles Bonaparte.

Au stade actuel des recherches, s'il est possible d'affirmer que Napoléon III n'était pas *stricto sensu* un neveu en ligne paternelle² de Napoléon 1^{er}, des recherches complémentaires sont nécessaires pour déterminer si le hiatus s'est produit au niveau de Laetitia (conception de Louis) ou d'Hortense (conception de Louis-Napoléon). Pour trancher entre ces deux hypothèses, il faudrait procéder à la détermination de l'ADN-Y de Louis Bonaparte. Faute de relique anatomique exploitable, un prélèvement sur sa dépouille, inhumée dans la crypte de l'église de Saint-Leu-la-Forêt (Val d'Oise), constituera la prochaine étape de ces recherches.

² On peut parler de *vrai faux* neveu !

